

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 25

Artikel: Les secouées fédérales
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201225>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerre, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent du 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Au milieu des pots.

Eh bien, là, vrai! rien n'est plus facile que d'être potier.

Avec de bonne terre à pot, un tour et un four, ça y est.

Vous prenez un peu de cette terre, n'est-ce pas; vous la préparez avec soin et la travaillez longuement, comme le fait, de sa pâte, le boulanger, afin qu'elle soit bien maléable.

Puis, façonnée en forme de boule, vous placez votre motte de terre sur le tour et vous en faites alors tout ce que vous voulez, avec le seul aide de vos doigts et de quelques outils rudimentaires, les mêmes aujourd'hui qu'ils étaient il y a des siècles, lorsqu'on fit les premières poteries.

Quand, sous vos doigts agiles, la motte de terre a pris la forme qu'il vous a plu de lui donner, vous la placez sur une planchette, au soleil, et la laissez sécher.

Maintenant, si, avant de la mettre dans le four, pour la cuisson, vous avez la fantaisie d'agrémenter de quelques ornements votre poterie, rien n'est plus aisé.

Vous vous munissez d'un petit instrument ressemblant fort à une lampe antique, sans pied, ou mieux encore à une de ces burettes de métal dont on se sert pour infiltrer l'huile dans les rouages des machines. Vous remplissez cette burette de terre de couleur, soigneusement délayée, et le goulot faisant fonction de pinceau, vous tracez sur votre pot tous les dessins que vous suggère votre imagination, charmée d'un si grand effet pour un si petit effort. Vous pouvez multiplier à l'infini les couleurs, en multipliant les burettes. Il en est même de celles-ci qui ont deux, trois, quatre goulots ou plus, ce qui vous permet de tracer d'un seul coup des dessins polychromes.

Il ne vous reste plus, après cela, qu'à enduire la poterie du vernis qui doit lui donner le brillant, puis à mettre au four. C'est l'opération la plus délicate et de laquelle dépend une bonne part du succès. Là, l'artiste doit, dans une certaine mesure, abandonner au feu le soin d'achever son œuvre. Ce concours obligé est souvent des plus heureux; parfois, aussi, il déroute les plus belles espérances.

Vous le voyez, rien n'est plus facile; pas besoin pour cela d'un grand outillage. Un peu de bonne terre, un tour, un four, de la dextérité, du goût, et vous voilà potier.

Seulement, il y a potier et potier. Il est fort probable que s'il nous prenait fantaisie d'essayer du métier, nous serions dans les seconds.

L'autre jour, nous promenant aux alentours de la gare de Renens, qui est maintenant une véritable cité industrielle, nous fûmes brusquement interpellé au passage :

— Alors, quel nouveau! Que venez-vous faire dans nos parages?

— Tiens! c'est vous! Comment ça va?... Mais, vous-même, que faites-vous ici?

— Permettez; je suis chez moi, et voilà ma fabrique.

— Ah! c'est ici la *Poterie moderne*?

— Sans doute, et vous allez entrer prendre un verre; on ne vous tient pas si souvent.

— Ma foi... il fait si chaud...

Et voilà comment, croyant ne « prendre » qu'un verre, nous en avons bu trois — c'est la règle — en nous initiant de façon très intéressante aux mystères de l'art du potier; à ceux du moins que tout le monde peut voir et comprendre.

Nous avons, dans notre canton, de très anciennes et importantes fabriques de poterie; elles jouissent au-delà même de nos frontières d'une juste réputation. Les poteries de Nyon, entre autres, sont très prisées des amateurs.

Mais nous sommes à Renens. Pour n'être pas centenaire, ni même cinquantenaire, la poterie où nous a fait entrer le hasard voit ses produits de plus en plus appréciés. Les difficultés inévitables du début ont été vaincues; l'ère de la prospérité a commencé.

Nous avons vu là des pièces de fort bon goût, aux formes originales et aux couleurs chatoyantes d'un bel effet. Par le procédé des « coulées », l'association de l'artiste et du feu — leur part est presque égale — obtient des résultats vraiment étonnants et qui nous ont d'autant plus charmé qu'ils sont la conséquence naturelle d'un procédé des plus simples.

Mais où nous avons surtout éprouvé un vif plaisir, nous l'avouons, c'est de retrouver là, en quantités immenses, dans toutes les formes et dans toutes les dimensions, ces ustensiles de ménage en terre rouge ou jaune, ornés de dessins bizarres et multicolores, auxquels nos paysans sont restés fidèles.

On les voit encore, ces ustensiles, accrochés au plafond des boutiques de campagne. On les trouve aussi, reposant sur un épais lit de foin ou de paille, au fond de ces chars, dits d'Anjou, sur lesquels les derniers marchands ambulants s'en vont encore, de village en village, offrant leur marchandise. Mais ils ont abandonné complètement les vitrines, trop somptueuses pour eux, des magasins des villes. A peine osent-ils y faire une timide apparition dans les foires.

Certes, ces rustiques poteries n'ont aucune prétention à l'art; pourtant leurs formes massives et leurs bizarres enluminures ne rebutent point l'œil.

— Telles que vous les voyez, nous dit M. Menétrey, le directeur de la Poterie moderne, elles sont encore notre principal et l'un de nos meilleurs articles.

J. M.

L'actualité. — Le récent départ de Rome, de M. Nisard, ambassadeur de France auprès du Vatican, redonne quelque fraîcheur à l'anecdote que voici :

Le général Goyon, qui commandait les troupes françaises à Rome, allait partir pour Paris, et l'on disait qu'il ne reviendrait pas.

Le général, au courant de ces bruits, demanda une audience au Saint-Père et lui dit :

— Très Saint-Père, je pars pour Paris où je suis « appelé » et non « rappelé ».

Pie IX eut un sourire; l'été approchait et avec lui la mal'aria...

— Général, lui dit-il, vous allez retrouver le bon air à Paris.

Pie IX avait de l'esprit, même en français.

Lorsqu'il fut question de remplacer, comme ambassadeur auprès du pape, M. Lefebvre de Béhaine par M. Nisard, dont la carrière est des plus honorables, mais qui est, on le sait, à peu près sourd :

— Saura-t-il parler au pape? demandait un républicain.

— Il fera mieux : il n'écouterait rien.

Les secouées fédérales.

M. Widmann, le spirituel feuilletonniste du *Bund*, écrit dans son journal :

« Il arrive fréquemment, sur les chemins de fer d'Allemagne, qu'on réclame des voyageurs le paiement de suppléments de taxes. On n'y connaît pas, en revanche, les suppléments de secouées. Cette institution-là est le propre des voies ferrées suisses. Elle est due au vigoureux tempérament de nos contrôleurs et chefs de train et consiste en une manière de fermer les portières de wagon qui fait tout trembler. Par des bourrades dont l'intensité va croissant de Grandson à Morgarten, nos braves employés tiennent surtout à montrer aux voyageurs que le bras des libres fils de l'Helvétie demeure fort comme celui des ancêtres.

Il leur importe peu que le fracas de la portière fasse presque choir de terreur quelque pauvre vieille voyageuse toute recroquevillée, qu'il éveille en sursaut un bébé que sa mère venait d'endormir à grand-peine, ou qu'il éclate au beau milieu d'une douce mélodie dont était en train d'accoucher un compositeur se rendant à la fête des musiciens de Berne! Les distributeurs de secouées supplémentaires n'ont pas souci de pareilles misères. Qu'ils soient de race celte ou de race alémane, ils s'en donnent avec une virtuosité qui va crescendo de station en station.

L'autre jour, un voyageur était adossé à la paroi du fond. Paf! Voilà un de ces effroyables claquements de la portière! Le pauvre homme en eut la moëlle épineuse si fortement ébranlée qu'elle se divisa en tronçons et en gouttelettes, à peu près comme le mercure ou l'alcool rougi d'un thermomètre qu'on laisse rouler à terre. « Comment pouviez-vous le savoir? » me demandera-t-on. Je ne l'aurais pas su, s'il ne s'était trouvé dans notre compartiment une jeune doctoresse dont les yeux émettaient des rayons Röntgen. Elle vit nettement le phénomène à travers les vêtements du voyageur. Sur le conseil de cette dame, nous nous mîmes à le secouer de toutes nos forces pendant dix minutes, afin de lui remettre la moëlle en ordre dans la colonne vertébrale. Peut-être n'y serions-nous jamais arrivés si nous n'avions eu comme compagnon de voyage un Berlinoïse dont le métier est de fournir de rimes sautillantes les journaux pour rire. Grâce à son en-

traînement dans l'art de vous secouer le ventre, ce particulier nous donna un bon coup de main.

Un autre cas est survenu sur la ligne de Thounne à Münsingen. Dans un petit coupé était assis un jeune homme de bonne mine vis-à-vis d'une voyageuse encore plus jeune et plus jolie que lui. Ils se regardaient tendrement, sans échanger un mot. Tout à coup, la paroi du côté du jeune homme craqua sous la poussée de la portière, et vian! voilà un cœur qui pénètre comme une bombe dans le corps de la jeune fille. Elle aurait pu mourir du coup, la belle enfant. Fort heureusement, le chef de train entra au même moment, pour sortir par l'autre portière, à côté de laquelle se trouvait la jeune fille, et l'inévitable secousse renvoya le cœur d'où il était venu. Mais, lorsque les voyageurs furent un peu remis de leur émotion, ils s'aperçurent que c'était le cœur de la jeune fille que la seconde secousse supplémentaire avait projeté dans le jeune homme. Que voulez-vous que fissent alors ces deux êtres, si ce n'est de s'unir pour toujours! Leurs noces se célébrèrent vraisemblablement à Münsingen, en souvenir du coin de pays où le supplément de secousse a eu une répercussion si profonde dans leur destinée.

Qu'on ne croie pas d'ailleurs que les chemins de fer fédéraux aient seuls le privilège des nationales secouées supplémentaires. On vous en gratifie avec une égale libéralité sur les autres réseaux. La gentille petite ligne du Gürbetal elle-même n'en est pas exempte. Mais aussi à quoi voulez-vous qu'emploient leurs forces de solides gaillards à qui leur service ne permet pas de jouer aux quilles! Peut-être ils vraiment se distraire autrement qu'en lançant les portières contre les parois tremblantes des wagons?

Puissent les formidables secousses supplémentaires continuer à faire la joie du personnel des trains et ne pas voir leur règne finir par l'emploi des portes à glissoire, telles qu'on les voit dans les voitures des tramways et ailleurs encore!

Prévoyance infantine. — C'était à la gare de Renens, il y a quelques jours.

Un garçonnet arrive tout en pleurs se réfugier entre les genoux de sa maman qui tricote devant la porte de la maison.

— Qu'as-tu, mon chéri?

— C'est... hi... hi... hi... c'est Henri qui, hi... hi... hi... qui m'a donné des coups... hi... hi... hi...

— Eh bien! ne sais-tu pas les lui rendre?

— Je... peux pas, hi... hi... hi...

— Et pourquoi?

— Parce que je lui les ai déjà rendus avant... hi... hi... hi... hi...

Au bon vieux temps.

Les articles de deux de nos collaborateurs sur le costume vaudois, qui s'en va avec la simplicité des mœurs, nous rappellent que le doux Pierre Viret se plaignait déjà du luxe des vêtements. Voici ce qu'il dit dans son curieux ouvrage intitulé *Le Monde à l'Empire* (jeu de mots pour: « le monde allant pire »).

« Il n'y a si petit marchand qui ne veuille contrefaire le gentilhomme. Il n'y a presque si meschant coquin (l'homme de rien) qui ne veuille porter un bonnet de velours, et avoir tapis et vaisselle d'or en sa maison; ou s'il ne le peut avoir, il s'addonnera à toutes cauteilles (ruses), tromperies et mauvaises pratiques pour y parvenir comme les autres... »

» J'ai contemplé l'état des laboureurs, des paisans, artisans et hommes mécaniques, mais ay resté tout estonné de voir leurs ruses, finesses, déloyautés, tromperies et larre-

cins. Je ne l'eusse jamais cru si je ne l'eusse expérimenté. Quant aux mœurs et à la manière de vivre, j'ai bien peu trouvé de ces bons anciens, qui eusse retenu celle simplicité, innocence et preud'homme de l'âge d'or et d'argent ».

Viret écrivait ceci au XVI^{me} siècle!

C'est de lui aussi qu'est cette boutade: « Autrefois les évêques étaient d'or et les crosses de bois; aujourd'hui, au rebours, les crosses sont d'or et les évêques de bois ».

Les « ratés ».

Nous détachons d'une causerie de François Coppée, sur le « dilettantisme », le portrait suivant des ratés d'autrefois et de ceux d'aujourd'hui, qui est tout à fait nature.

« Les ratés! Mais j'en ai connu de charmants. Il est vrai que c'était autrefois, quand, je vous assure, nous avions des mœurs plus douces. Pareils aux soldats qui, leur congé fini, comprenant qu'ils n'ont point le bâton de maréchal dans leur giberne, rentrent dans leurs foyers, les braves gens dont je vous parle se décourageaient, se résignaient et retournaient chez eux. Ils y devenaient n'importe quoi: notaires, pharmaciens, petits rentiers, mais, presque toujours, des hommes très aimables. Ils avaient du goût, achetaient quelques meubles anciens, possédaient une bibliothèque choisie. Ils causaient de choses intéressantes, évoquaient les souvenirs de leurs années de Paris. Ils faisaient les délices de leur cercle, l'orgueil de leur petite ville, et, trouvant dans cette célébrité locale quelques satisfactions d'amour-propre, ils étaient à peu près heureux et — je le répète — de fort agréable compagnie.

Tandis que les ratés d'à présent restent à Paris et s'acharnent à une lutte épuisante et vaine. Ils travaillent toujours de moins en moins, — car la fatigue se fait sentir quand même, — mais ils continuent à se surchauffer l'imagination, à se baratter la cervelle dans les cénacles où, à force de théories sur l'art, la littérature, la politique, la sociologie, on finit par dire des choses incompréhensibles pour les autres poètes et les autres hommes d'Etat du café d'en face. Ils forment des groupes, ne se quittent plus, toujours s'excitant, se détestant — car, entre eux, ils se détestent; — et, au bout de quinze, vingt ans, — cela dépend des natures, — ces malheureux Tantalets des fruits d'or du succès, aigris, névrosés, pleins de bile et de rage, rêvent d'un cataclysme, ont les cauchemars d'un Erostrate et se transforment tout doucement en petits Nérons en chambre.

Bien entendu, il serait ridicule de prendre leurs manifestations au tragique et de ne pas faire chez eux la part du paradoxe, de la pose et de la mystification. Encore une fois, il faut surtout les plaindre, mais, à coup sûr, sans espoir de les apaiser.

Hélas! A quiconque gémit: « J'ai faim! » on pourrait, je le crois fermement, par un effort de toutes les bonnes volontés, répondre toujours: « Voici du pain! » Mais que dire à cet insensé qui court sur vous, les yeux hors de la tête, et vous jette en pleine figure: « J'ai du génie! Je veux de la gloire! »

On grand abus.

L'ai a on pare d'ans, dein on veladzo tot proutse d'ice, iò lou syndico étai on grand diablo dé comis. L'ai avai z'u 'na tenabllia dao consét générât. Coumeint l'aviant fé dao mauvais l'annaie d'avant, lou préfet étai vègnia à la tenabllia et lào z'a fé on discu su l'écono-

mie, que ne faillâi pas tráo dépeinsâ, etcétra.

Po bocliâ, leur z'a de: « Il ne faudra pas que cela se renouvelle, car j'ai constaté qu'il y a un grand abus dans vos comptes. »

Lou syndico, qu'on lâi desavé «lou grand », a demandé la parole et quand l'a z'ue, lâi fe: « Je demande pardon à M. le préfet, mais le grand n'a pas plus bu que les autres. »

Tot lo mondo s'est épéclliâ dè rirè, lou préfet assebin, et la tenabllia a età lèvaie.

LUC.

La fête des fleurs.

La commission d'organisation de l'Exposition d'horticulture, qui aura lieu cet automne à Lausanne, s'est réunie dernièrement sous la présidence de M. de Crousaz, commissaire général.

L'objet principal de cette réunion, dit M. L. B. dans le *Journal d'horticulture*, était l'adoption du plan présenté par la commission de construction. Comme on se souvient, le concours ouvert pour l'élaboration de ce plan n'avait pas donné de résultat, soit que la modeste récompense promise n'ait tenté personne, soit que les grandes difficultés, provenant surtout des nombreux et immenses arbres qui ombragent la place de Montbenon, ait rebuté les amateurs. Le plan présenté, étudié par la commission de construction et dessiné par MM. Ch. Guilloud, horticulteur, et Ch. Bonjour, architecte, a obtenu tous les suffrages et sera exécuté sans grandes modifications.

Après un rapport sommaire des différentes commissions, M. le commissaire général les invita à se mettre vigoureusement à l'œuvre et chacun remporta l'impression que l'organisation de l'Exposition était entre bonnes mains.

Les exposants sont dès maintenant assurés que le cadre sera digne du tableau; à eux de préparer et d'apporter des produits capables de soutenir la réputation de notre vieille société et de justifier les sacrifices qu'elle s'impose. Espérons qu'il régnera parmi tous les membres de notre société une grande émulation, afin que cette Exposition puisse être comparée avantageusement à celles qui l'ont précédée.

Lausanne, le 11 juin 1904.

Mon cher Conteur,

Depuis tantôt trois semaines, vous taquinez les Allemands à propos de leur fausse prononciation française. Je veux bien croire que c'est par pure sympathie et pour leur prouver que vous les aimez bien.

Ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux le leur témoigner d'une autre manière; en leur indiquant, par exemple, le moyen de savoir par eux-mêmes s'ils possèdent notre prononciation à fond. Cela serait simple.

Dites-leur tout bonnement que lorsqu'ils sauront prononcer sans faux accent la phrase suivante:

Poisson sans boisson c'est poison,

nous n'aurons plus raison de rire.

Au revoir, mon bon Conteur.

PIERRE D'AUJOURD'HUI.

Lâi z'écofâi.*

Ein veitzè z'ein iena que lâi a grand teimps que volliavè vo dèrè que dussè itrè bin vretablio, que età contâie pè lo valet à la Marianne au taupi, lo dzo dè la noce à Fèli, qu'on ein a tant rizü.

Dè tot teimps lâi a z'u dâi tire-legnus po vo gravâ d'allâ à pi dè tsau, que cein fâ mau âi z'erpellions quand faut martsu su lâi pierrè cassâies, lâi z'ètrobio, et quand fâ dâo dzallein tandi l'hiver quand faut frou dè l'oto. Tot parai y'en a que n'ont min dè solâ que cein fâ pedi dè lâi verrè; dâi iadzo y'en a que sont bin benèze dè doutâ lào solâ quand volliavont allâ âi fellies quand faut montâ lâi z'égras po cein que font dâi pioullâies dâo diablo, mâ se

* Cordonniers.